



# Les femmes érythréennes dans la guerre d'indépendance (1971-1991) : L'émergence de "nouvelles actrices politiques". Une enquête en chantier

Fabienne Le Houerou

## ► To cite this version:

Fabienne Le Houerou. Les femmes érythréennes dans la guerre d'indépendance (1971-1991) : L'émergence de "nouvelles actrices politiques". Une enquête en chantier. *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2000, 47 (3), pp.604-615. hal-01373695

**HAL Id: hal-01373695**

**<https://hal.science/hal-01373695>**

Submitted on 29 Sep 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



---

Les femmes érythréennes dans la guerre d'indépendance (1971-1991): L'émergence de "nouvelles actrices politiques". Une enquête en chantier

Author(s): Fabienne le Houérou

Source: *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (1954-), T. 47e, No. 3 (Jul. - Sep., 2000), pp. 604-615

Published by: [Societe d'Histoire Moderne et Contemporaine](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/20530586>

Accessed: 18/05/2013 10:26

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



*Societe d'Histoire Moderne et Contemporaine* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (1954-).

<http://www.jstor.org>

LES FEMMES ÉRYTHRÉENNES  
DANS LA GUERRE D'INDÉPENDANCE (1971-1991) :  
L'ÉMERGENCE DE « NOUVELLES ACTRICES POLITIQUES ».  
UNE ENQUÊTE EN CHANTIER

L'Érythrée est née effectivement en mai 1991 et juridiquement le 24 mai 1993. Après une guerre de trente ans, menée contre le voisin éthiopien, par les deux grands fronts rivaux : le Front de Libération Érythréen (F.L.E.), traditionnellement identifié comme musulman et le Front Populaire de Libération Érythréen (F.P.L.E.), qui bien que se déclarant athée, a été parfois défini comme un mouvement politique chrétien.

Aujourd'hui l'ex-président du F.P.L.E., Issayas Afawarqi, est président de l'État érythréen. Itinéraire singulier qui rappelle celui de son propre mouvement politique. Hier rebelle il occupe aujourd'hui le devant de la scène politique. Mon champ d'investigation se circonscrit à ces acteurs forcément nouveaux, que l'on appelle à Asmara les « *freedom fighters* » (combattants pour la liberté) et plus spécifiquement leur frange féminine. Les femmes combattantes représentent 40 % des effectifs du front. Des jeunes femmes qui se sont engagées en 1977-1978 au front à l'âge de 17-18 ans et qui aujourd'hui, ont en moyenne, entre 30 et 40 ans. C'est cette classe d'âge qui a fait la guerre. Elles sont Tigrinya, chrétiennes et sont originaires du haut plateau : l'Hamassien et l'Akkélé Guzai. Elles ont toutes reçu un début de formation avant leur entrée dans la lutte armée. Elles sont issues de l'élite politique du front et représentent son « avant-garde » pour utiliser la terminologie marxiste du F.P.L.E. Leur trajectoire est celle d'une élite de la rébellion qui se retrouve actuellement en position d'être l'élite de la Nation.

Ces femmes ont été entendues à Asmara en décembre 1995 au cours d'une enquête filmée en vidéo. Ces premières observations se basent donc sur un corpus audiovisuel de 20 heures de film d'après un échantillon de dix femmes formant un groupe social homogène. Il y a cohérence régionale, religieuse et sociale. Elles appartiennent à la même classe d'âge et leur extraction sociale est comparable (petite bourgeoisie urbaine de négociants et entrepreneurs). Les « actrices » politiques qui ont été choisies sont les combattantes les plus représentatives de la nouvelle élite érythréenne et qui occupent désormais des positions au sein de l'appareil d'État.

Mais cette enquête se situe dans un programme plus vaste sur l'État-nation érythréen en insistant sur la singularité de son itinéraire.

La question centrale de cette étude est donc de tenter de déterminer le rôle des femmes dans la lutte et d'apprécier les transformations qu'elles ont apportées dans la société érythréenne. Elles se voient comme des « pionnières exploratrices d'elles-mêmes », pour reprendre les termes de l'une d'entre-elles, mais les autres femmes tigrinya, absentes de la lutte, les appréhendent comme des déviantes. A l'heure où l'Érythrée est un vaste chantier en construction sauront-elles réellement occuper l'espace politique que le gouvernement lui-même semble leur céder ?

L'hypothèse de l'existence d'une élite politique qui émane des cadres du F.P.L.E. peut d'ores et déjà être posée. Il existe actuellement dans la société érythréenne deux profils majeurs : Le *Freedom fighter* (combattant pour la liberté) et le *returnee* (l'exilé qui est revenu). Les *returnees* occupent plus volontiers le secteur économique privé et les *freedom fighters* l'espace public. Les deux catégories remplissent l'espace social de la nation de manière largement dominante. Quelques traits caractéristiques peuvent être dégagés à propos de cette élite.

Les dirigeants d'Asmara sont jeunes. Les nouveaux acteurs de la scène politique ont entre 30 et 40 ans. Ils appartiennent à la génération qu'un des témoins qualifie de « génération sacrifiée ». Ils étaient adolescents au moment où ils se sont engagés dans la lutte armée. Ces jeunes gens étaient en cours de scolarisation ou non scolarisés, ils ont eu pour toute expérience celle que leur a apportée le front. Le F.P.L.E. a, dès sa création dans les années 1970, mis en place ses propres écoles, édité ses propres livres. Un gros effort a été entrepris dans les zones libérées notamment au cours de campagnes d'alphabetisation.

Bien qu'à l'origine le mouvement indépendantiste érythréen soit né dans les basses terres et émane des milieux musulmans, il a rapidement été dominé par le Front Populaire de Libération Érythréen, qui se définit comme athée, et est majoritairement composé de chrétiens. Marquée par la discipline à laquelle elle a été soumise pendant la guerre, cette élite a gardé un sens de la rigueur hérité de ce passé guerrier. Si les observateurs y ont discerné l'influence des luttes étrangères, cette discipline tient également au mode de vie traditionnel et campagnard des hauts plateaux. Là encore une guerre longue a modelé ses pratiques communautaires. Son passé de guérilla et l'expérience d'un mode de vie en vase clos ont déterminé cet isolement. Les combattants ont encore actuellement (mais cette situation est évolutive) quelques difficultés à se sortir d'un enfermement social. L'« esprit de caste » et la solidarité de type « ancien combattant » demeurent très actuels.

Les femmes représentent 40 % des effectifs du front. Cette large participation explique les exigences des nouvelles actrices et leur volonté d'occuper les devants de la scène politique. Parce qu'elles ont été elles aussi exposées sur la ligne de front — à égalité avec les hommes — elles souhaitent occuper les premières loges du théâtre politique et refusent de jouer « les seconds couteaux ». Les « *combodgia* » (surnom des combattantes provenant d'une tigrinisation de Cambodge) forment la frange la plus singulière d'une élite déjà originale par sa trajectoire. Elles apparaissent ainsi telles les pionnières de la vie politique érythréenne. C'est le projet pluriethnique et égalitaire du F.P.L.E. qui a été attractif pour les femmes et qui a fondé la légitimité politique du front.

Dans un premier temps je présenterai mes options méthodologiques, notamment le choix de travailler sur un support audiovisuel, puis j'évoquerai les motifs de l'engagement des combattantes pour enfin tenter d'apprécier leur place actuelle dans la société érythréenne. Je ne pourrai développer ici le thème de la mémoire de la guerre (en rapport avec la construction imaginaire de la nation) longuement étudiée par ailleurs.

## 1. OPTIONS MÉTHODOLOGIQUES

Les entretiens auprès d'un échantillon de dix femmes, représentatives de cette élite, ont permis de nourrir une problématique qui relève de l'histoire politique selon une méthode peu conventionnelle en histoire mais désormais traditionnelle en ethnologie. Tous les entretiens ont été filmés en vidéo HI 8. Cette méthode est le fruit de multiples emprunts aux disciplines voisines de l'histoire. La méthode est ainsi la résultante d'un bricolage (Olivier de Sardan, *Les cahiers de l'enquête*, 1996) qui incorpore « une bonne part d'improvisation » et qui exige une souplesse nécessaire aux expériences immédiates exigées par le terrain. L'intérêt du support film est aussi d'apporter une série d'informations complémentaires à une enquête qui se limiterait à des enregistrements. Le témoignage ne se réduit pas à la narration et à la seule retranscription écrite de ce qui avait été oralement recueilli. Le discours est accompagné par la gestuelle, la mise en situation, tout ce qui relève du comportement physique de la personne interviewée. L'entretien filmé nous apporte un faisceau d'informations qui sont enregistrées pêle-mêle et qui exigent un véritable « décryptage ». La caméra a été placée sur un pied afin de faciliter la liberté de mouvement de l'enquêteur d'une part, et, pour faire oublier progressivement au témoin la présence de la vidéo, d'autre part. Bien évidemment la présence d'une caméra n'est ni neutre, ni négligeable sur un terrain. Elle suscite — plus que pour un magnétophone — de multiples résistances. Dans le cas présent sa petite taille et son support fixe ont créé un espace suffisamment sécurisant pour que les personnes interviewées jouent le jeu de manière naturelle.

La place physique de l'enquêteur dans l'espace est aussi un facteur qu'il convient de ne pas négliger. En effet ce positionnement peut déterminer la dynamique d'un entretien. Si le chercheur se trouve derrière la caméra ; c'est l'appareil qui occupera le premier plan en établissant un écran entre l'enquêteur et l'enquêté. La place la mieux appropriée est celle qui met l'enquêteur à côté de la caméra de manière décalée. Ce décalage facilite la communication entre le chercheur et sa source.

Toujours dans un souci de créer des conditions de tournage favorables des questionnaires écrits ont été présentés afin que les témoins puissent bénéficier d'un temps de réflexion avant de répondre aux questions. La présence d'un magnétophone en histoire orale provoque différentes formes de réticences, dans le cas de l'utilisation d'une caméra ces résistances sont renforcées et la méfiance est encore plus vive. Le fait pour l'enquêteur de se trouver à proximité de son témoin détermine la progression d'une enquête. Est-il nécessaire de préciser que cette proximité n'implique nullement une adhésion de l'enquêteur mais plutôt un effacement discret ?

L'étape méthodologique la plus délicate et la plus longue est le dépouillement des films et leur retranscription. Le document audiovisuel se transforme en texte. Cette phase de transformation de la source est particulièrement délicate car il convient d'éviter que toutes les informations visuelles disparaissent au profit du discours. A cette fin nous avons confronté deux séries d'observations (visuel/narration) qui ont été mises face-à-face dans deux colonnes. C'est en collationnant ces deux relevés que se sont profilés les différents questionnements. Les hypothèses d'analyse se sont construites dans cet équilibre entre discours et image. Elles ont permis un repérage systématique des répétitions, hésitations, redites, lapsus et autres éléments qui structurent le récit. Le relevé de toutes ces répétitions visuelles a été effectué (notamment le retour fréquent d'un geste lorsqu'un même thème est abordé). Nous avons tenté de dégager du sens ou des sens aux répétitions, aux ruptures, à tout ce qui marque la continuité et la discontinuité d'un entretien. Plus précisément l'une de nos interlocutrices avait un geste précis — elle tournait son alliance — lorsqu'elle évoquait les positions officielles du front. Chaque fois qu'elle jouait avec sa bague, le ton et la voix du témoin semblaient annoncer le passage vers un certain niveau de discours de type officiel et ce geste était accompagné par « le mot de passe » : « *per dire la verità* » (pour dire la vérité), quand, justement, elle se trouvait enfermée dans une « langue de bois ».

Les questionnaires ont été préparés de manière uniforme et traduits dans différentes langues. L'utilisation de l'anglais a été très fréquent de même que l'italien et plus occasionnellement le français et l'amharique. Le choix de la langue de l'interview revêt une importance capitale. Il définit l'espace culturel commun entre le témoin et son enquêteur constituant le lien essentiel entre les deux. La langue permet une proximité qui est nécessaire par la nature même de la méthode adoptée ; puisqu'il s'agit d'une histoire orale et que le témoin « tisse l'histoire » avec celui qui le questionne, cette proximité (ou empathie) est une étape essentielle.

S'agissant de premières observations sur l'utilisation de la vidéo, en histoire orale, dans le cadre d'une enquête « *in progress* », il est bien évident que cette méthode n'est pas arrêtée et qu'elle évolue en fonction de la progression de cette étude.

## 2. LES MOTIVATIONS DES COMBATTANTES

Différents éléments interviennent et se conjuguent afin d'expliquer l'engagement des femmes dans la lutte armée. Le discours le plus commun est celui que j'appellerai « expression de la détestation du gouvernement militaire éthiopien », qui consiste à se démarquer du grand voisin. Les motifs de vengeance familiale : « la loi du père ». L'identité nationale, l'appartenance à la communauté érythréenne, semble décidée par le père. C'est au nom de ces valeurs éminemment familiales que se greffe un discours de transcendance que je caractériserai de « sacrificiel ». Les motifs qui relèvent de la vie privée occupent une place importante notamment les engagements liés aux ruptures familiales (mariages forcés et divorces). En dernier lieu sont évoquées l'idéologie et le féminisme mais de manière beaucoup moins prononcée que les facteurs cités plus hauts.

Le moment historique correspondant à l'occupation éthiopienne de l'Érythrée (1952-1991) est une période charnière qui débouche sur la phase finale de la formation de l'identité nationale érythréenne. En effet, après une colonisation italienne, « l'Autre » duquel il faut se démarquer n'est plus ce colon blanc qui vient de loin mais ce cousin et voisin culturellement proche. Comme cela s'est observé ailleurs, c'est en s'opposant à son voisin que l'on renforce sa personnalité. Et, c'est sans doute avec ce cousin que les tensions ont été et sont les plus violentes et les plus longues. Un cousin germain qui partageait la même idéologie marxiste-léniniste. Cette dernière étape correspond à un moment d'intense politisation. Les fronts ont eu pour mission de donner un corps politique au sentiment d'identité érythréen, structurant cette identité dans un cadre et dans un projet d'avenir. Le F.P.L.E. a eu, dans tous les sens du terme, une mission d'encadrement et d'homogénéisation. Les différences culturelles se fondaient dans le moule idéologique.

H. témoigne de cette combinaison entre l'idéologie et la volonté de se démarquer du voisin éthiopien, dans une loi dictée par le père :

J'habitais Addis Abeba mais mon père nous a toujours dit que nous étions Érythréens. Mon père n'a jamais accepté d'être Éthiopien. Nous, Érythréens, nous étions très politisés. J'avais la possibilité de continuer mes études mais en traversant les zones libérées, j'ai décidé de rejoindre le front. J'ai vu les autres verser leur sang. C'était plus fort que moi !<sup>1</sup>

Cette conjugaison des trois éléments (politisation, discours de différence avec les Éthiopiens et loi du père) se retrouve structurellement dans les différents témoignages. Elle est associée à un discours de transcendance autour de la notion de sacrifice. Tous les entretiens évoquent ces deux concepts clefs : sacrifice et courage. Le discours nationaliste du front met en rapport la Patrie avec ses héros positifs (courageux avec l'esprit de sacrifice), martyrs de la nation morts à la guerre. L'élite actuelle évoque continuellement ces martyrs (notamment dans le journal *Eritrea profile*). L'argumentaire égalitaire ayant été abandonné les entretiens ont témoigné de la prégnance de ces deux valeurs traditionnelles (sacrifice/courage), tel que l'expose un document officiel du gouvernement :

La vie en communauté qui caractérisait le F.P.L.E. était construite sur un objectif commun, un *sacrifice mutuel* et un partage de la vie quotidienne qui a joué fortement comme un facteur d'unité pour les forces combattantes<sup>2</sup>.

Le sacrifice s'opère au nom de la famille puis par extension à l'ensemble de la nation. On prend les armes pour venger « ses frères qui versent le sang ». Y. explique le rôle joué par cette vendetta :

Notre but était de se sacrifier pour libérer notre pays. La vengeance a joué beaucoup dans les familles. Par exemple si le père était au front pour se sacrifier les enfants sentaient bien qu'ils devaient venger leur père. Je dois venger mon père à la

1. Entretien à Asmara avec H. S. le 2 décembre 1995. L'auteur de l'article a souhaité maintenir l'anonymat des érythréennes interviewées.

2. Ammanuel MEHRETEAB, *Demobilization and reintegration of E.P.L.F.-Fighters into civil life with special reference to the role of « militias » and the situation in the field of education and skill training. Contribution to the symposium of the African Studies Association in Germany, 1995, (V.A.D.), Duisburg, F.R.G., cit. p. 4, Unpublished.*



place de ma mère. Même des enfants de huit ans ont pensé venger leurs parents. Lorsque des enfants même petits attendent le père et le réclament et que la mère un jour finit par leur dire que le père est mort, les enfants sont en colère. Ils sont animés d'une grande colère pour l'ennemi [*« a great anger »*]. L'enfant en colère souhaite se venger<sup>3</sup>.

La référence au père sur la question de l'identité nationale est essentielle. L'appartenance est décidée par le père qui transmet la nationalité. Les enfants rejoignent le front afin de réparer le décès du père. Ainsi l'engagement se trouve dans le droit fil de la filiation.

Les combattantes ayant un niveau universitaire ou équivalent évoquent plus facilement le féminisme pour justifier un engagement dans la lutte armée. Celles-ci sont minoritaires. L'une d'entre elles, W., alors étudiante en sociologie à l'université d'Addis Abeba, a été la première femme érythréenne en 1971, à s'engager dans la guérilla à l'âge de 23 ans. Animée par l'espoir de changer la société elle s'engage dans la lutte armée. Plus qu'une autre, W. incarne cette minorité de femmes éduquées qui s'engagent dans la lutte armée au début des années 70. Elle représente non seulement la combattante pour la Nation, mais aussi la militante pour les droits de la femme :

Le féminisme a été l'un des moteurs de mon engagement. A l'époque quand j'ai rejoint le front nous étions au début des années 70 à cette époque le féminisme était un phénomène qui se développait partout dans le monde. Cela a eu une grande influence : l'idée d'égalité entre l'homme et la femme. Évidemment aujourd'hui je n'espère plus autant que les choses changent. Je ne suis plus dans l'attente d'un changement radical. J'étais dans cette attente à vingt ans, dans ma jeunesse. Aujourd'hui je me rend compte que c'est un processus long qui demande des compromis et des efforts. Ce n'est pas suffisant de parler d'égalité en restant assise. Il faut changer d'attitude en face de la société. Les femmes en particulier doivent être éduquées et arriver à devenir des décideurs. C'est un combat à mener de haut en bas... Il ne suffit pas de faire un effort de courte durée et de s'arrêter. Le processus est long ; c'est un effort continu et constant, mettant en jeu trois forces : le combat, l'effort et le compromis<sup>4</sup>.

W. estime que le combat pour les femmes est loin d'être achevé et que l'égalité — ne serait-ce qu'en droit — n'est pas acquise. Les droits des femmes sont d'ailleurs contournés par les juridictions. Plus l'on s'éloigne des centres urbains, plus les libertés prises avec les lois égalitaires du front sont grandes. D'après W. l'égalité juridique demeure plus théorique que pratique.

Le féminisme est une stratégie adoptée par le Front Populaire de Libération Érythréen. Dans un document officiel, publié en 1979 par l'Union Nationale des femmes Érythréennes, cet objectif renvoie à une petite phrase de Lénine (abondamment citée dans d'autres publications du F.P.L.E. : « Comme le dit Lénine le succès d'une révolution dépend de la mesure dans laquelle les femmes y participent »<sup>5</sup>). Le F.P.L.E. insiste sur le thème de libération des femmes en dénonçant les injustices dont elles sont l'objet dans la société tigrinya, considérée comme une société « féodale » (un concept largement utilisé dans les publications du F.P.L.E.). Le front considère la

3. Entretien avec Y., Asmara le 6 décembre 1995.

4. Entretien avec W., le 3 décembre 1995.

5. *Les femmes et la révolution en Érythrée, Union Nationale des femmes en Érythrée, Union Nationale des Femmes Érythréennes en Europe, Organisation de Masse du F.P.L.E., Rome, 1979, cit. p. 9.*



question des femmes comme indissociable de l'émancipation de la société en général :

En dépit de sa contribution décisive à la production, elle n'a aucun droit de propriété foncière. Sur les hauts plateaux d'Érythrée et quel que soit le mode de propriété, la femme est exclue de toute propriété foncière directe, le père (ou le mari) détient tous les droits d'usage et s'il possède personnellement des terres, le droit de les léguer à ses héritiers qui sont invariablement ses fils ou ses parents mâles<sup>6</sup>.

Le F.P.L.E. axe son discours sur deux pôles qui seront suivis d'effets juridiques : le premier est l'accession des femmes à la propriété (combat majeur), l'autre se rapporte au mariage, la loi promulguée en 1977 appliquée dans les zones libérées interdit le mariage sans consentement mutuel et instaure une limite d'âge.

Dans un recueil d'articles rassemblés par le F.P.L.E.<sup>7</sup> sont exposés toute une série d'entretiens avec des jeunes combattantes sur la question du motif de leur engagement. Il est intéressant de noter qu'elles évoquent leurs divorces, le refus d'un mariage forcé imposé par la famille. Le front en recueillant une série de témoignages sur les humiliations sociales subies par les femmes (persécutées par les pères ou les époux) se pose tel un asile suppléant à une carence de protection :

Selon la coutume une femme qui demande le divorce devient une hors-caste et ses cheveux sont rasés<sup>8</sup>.

Dans la société Tigrinya c'est la famille de la future mariée qui verse une dot aux parents de l'époux. Aussi les parents du marié ont-ils une nette préférence pour une bru riche. Pour les huit autres ethnies que compte l'Érythrée, ce sont les parents de l'époux qui versent la dot ou « prix de la mariée ». Le divorce est la prérogative de l'homme. « Du fait de sa dépendance économique vis-à-vis de son mari, la femme est contrainte de supporter non seulement son infidélité, mais aussi la domination et l'oppression en échange d'une certaine sécurité économique. Et, si sa vie devient intolérable, qu'elle souhaite divorcer, sa demande n'aboutit que rarement<sup>9</sup> ». Dans ce document émanant du front cet article explique que les parents — payeurs de dot — sont les premiers à s'y opposer. En cas de divorce les parents doivent restituer la dot à la famille du mari. Aussi lorsqu'elles quittent leurs époux elles doivent renoncer à tous leurs biens. Chez les musulmans, le mari dont la femme obtient le divorce, sans son consentement, peut la déclarer *nashiza* ce qui lui interdit de se remarier. Chez les chrétiens un homme peut déclarer sa femme *beki*, ce qui non seulement l'empêche de se remarier mais fait d'elle une exclue de la société<sup>10</sup>.

Nous ne connaissons pas le pourcentage de femmes *Beki* ou *Nashiza* qui se sont engagées au front pour ces motifs. L'engagement lié aux divorces, séparations, décès, perte de protection, rébellion familiale, sont des thèmes constants dans les écrits du front et que corroborent les témoignages. Il

6. *Les femmes et la révolution*, op. cit., p. 6.

7. *Selected articles*, E.P.L.F. publication, non daté, cit. p. 126 à 132.

8. *Les femmes et la révolution*, op. cit., p. 22.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

semblerait que ces motivations de « ruptures familiales » représentent l'une des raisons principales de l'engagement des femmes.

Les femmes mises au ban du village et rejetées par le groupe pour s'être rebellées contre une union imposée rejoignaient le front dans le projet d'y retrouver un statut et une place qu'elles avaient perdu afin de reformer une famille sociale.

Parmi les raisons avancées par les combattantes un argument refait souvent surface, celui d'appartenir à une génération pour laquelle il n'y a pas eu vraiment de choix. H. explique cette absence d'alternative de la sorte :

La plupart des gens, des femmes, à partir de quinze ans, tout Érythréen pensait rejoindre le front. Tout Érythréen !

— Tout Érythréen ?

— Tout Érythréen, bon, quand je dit tout Érythréen, il y en a quelque uns qui pensaient aller à l'étranger. Mais la plupart, surtout à cette époque-là, 1977-1979, il n'y avait pas beaucoup de personnes qui pensaient aller à l'étranger. C'est la génération de 75, 76, 77, qui a fait la lutte. Cette génération a choisi la lutte. C'est ce qu'on a fait.

— Aujourd'hui ces personnes ont entre 30 et 40 ans ?

— Oui, c'est ça, c'est ma génération. Une génération marquée par la guerre<sup>11</sup>.

H. possède la lucidité et la claire conscience d'appartenir à une classe d'âge particulière et de ce fait d'être insérée dans un moment historique. Un moment singulier auquel il était impossible de se soustraire. Les années 1975, 1977, 1978 correspondent aux années de désenchantement. En effet le renversement du roi des rois en Éthiopie, par un processus révolutionnaire, et l'avènement d'un *därg* qui se proclamait marxiste-léniniste, suscita un immense espoir chez les indépendantistes érythréens. Cet espoir sera bien vite dissipé lorsque le *därg*, allié aux Soviétiques, rependra la même politique qu'Hailé-Sellassié concernant la question érythréenne.

### 3. PIONNIÈRES OU DÉVIANTES ?

L'une des femmes combattantes considère que les positions féministes sont en net recul depuis la libération du pays. Elle estime que l'aspect revendicatif a été relégué — par les combattantes elles-mêmes — en arrière-plan en raison de la pression sociale exercée par les autres femmes. Ces dernières appréhendent les *figthers* telles des déviantes. Ayant suivi un parcours déviant en raison des exigences de la guerre. Selon les autres femmes la combattante est une femme « masculinisée » ayant perdu sa place dans la société traditionnelle. Les familles des combattantes les sollicitent afin qu'elles reprennent leur place au foyer :

Elles souhaitent nous voir retourner à nos fourneaux ; elles estiment que la place des femmes est à la cuisine avec les enfants. D'élever des enfants. Alors enlevez vos pantalons nous disent-elles ! Mettez-vous une robe et allez à la cuisine !<sup>12</sup>.

Au cours d'un entretien collectif, à l'Association des Femmes Érythréennes, pendant un stage d'informatique destiné aux combattantes, dix *fighters* ont

11. Entretien avec H. S., Asmara le 2 décembre 1995. Amrit WILSON, *Women and the Eritrean Revolution, the challenge road*, Trenton, The Red Sea Press, cit. p. 184. Cf. Appendix 6a Eritrean People's Liberation Front Marriage Laws.

12. Entretien avec B., Asmara le 4 décembre 1995.

été entendues. Elles ont toutes déclaré que leurs belles-mères et leurs belles-sœurs les contraignaient à laisser pousser leurs cheveux. Elles ont mené, contre les combattantes, une véritable « guerre des nerfs » afin qu'elles changent leur manière de se vêtir et de se coiffer, les pantalons et les cheveux courts symbolisant une repoussante modernité. Ce sont les femmes de l'entourage immédiat qui les incitent à retrouver une allure plus traditionnelle. Ce retour à la tradition n'est pas une exigence de leur entourage masculin ; il demeure une demande éminemment féminine. L'enjeu dépasse bien sûr la mise-en-plis ou le simple vêtement : ici il est question de la place de la femme dans la société et de son positionnement par rapport aux hommes.

B. appréhende la société des femmes comme « gardienne de la tradition » et celles qui n'ont pas participé à la guerre (notamment les plus âgées) sont celles qui les incitent, le plus ardemment, à réintégrer un rôle :

Les femmes qui n'ont pas combattu n'ont eu que très peu de contacts avec nous, elles ont tout appris de leurs mères et de leurs grand-mères. Elles ont gardé ces traditions et ces cultures. Il leur faudra beaucoup de temps pour nous suivre. Retourner à la vie civile a été difficile pour nous. Si ma mère maintenant me disait de retourner à la cuisine je l'accepterais aujourd'hui. J'accepterais même de ne plus rentrer dans un bar. Et, c'est vrai maintenant je ne le ferai plus. La société ne l'accepterait pas. Mais nous avons cassé les lois au front. Les autres femmes nous voient comme des transgresseurs, *des déviantes*. Il y a des lois sociales, et lorsque vous êtes combattant vous déviez forcément de la norme. Mais, moi, je me vois beaucoup plus comme *une pionnière*. Oui, une pionnière qui aurait exploré ses capacités, ses possibilités, ses limites. Le regard qu'elles portent sur nous est différent du regard que nous avons sur nous-même. Nous nous voyons comme des pionnières<sup>13</sup>.

En réalité toutes les intervenantes estiment appartenir à une « avant-garde », une élite qui hier était révolutionnaire et qui, aujourd'hui, se pense « éclairée », (*consciente ?*), ayant reçu la lumière pour reprendre le langage métaphorique de Gaday :

Évidemment en temps de paix, il n'y a plus de guerre et on est plus détendu. Mais, en même temps, il y a des retours en arrière. En tant que femme on attend de vous que vous repreniez votre rôle traditionnel. Il y a donc un conflit entre votre volonté de rester indépendante et de l'autre la famille qui veut vous tirer en arrière [*« to pull you back »*], comme ma mère, mon père, mes amis. Ils essaient toujours de me pousser à les suivre au lieu de me suivre moi. Si bien que c'est difficile, on vit un conflit. Car nous sommes isolées au sein de la famille. Pour une femme qui a été au combat c'est un défi continu car il faut constamment se prouver qu'on ne fait pas de retours en arrière. Et, bien sûr si tu habites avec ta famille tu dois décider si tu te conformes ou tu te rebelles. C'est un choix individuel<sup>14</sup>.

Elles forment un groupe de femme « *décalées* » de la société des autres femmes. Leur libre expression, leur fierté sont assimilées à de l'impertinence et de l'arrogance. Elles sont accusées de manquer de féminité, de douceur et de souplesse :

Avant la fille n'était pas libre. Il ne lui était pas permis de parler en public ou d'exprimer une critique. Elle ne pouvait parler de ses désirs, elle était soumise. Nous, nous pouvions avoir le verbe haut et critiquer qui on voulait. Nous sommes des femmes libres. Ce qui signifie que dans notre société nous avons notre mot à dire. Nous ne cachons pas nos désirs. Si je vois quelque chose de laid je dis : ça c'est laid ! c'est pas

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

beau ! Cela est une forme de liberté que l'on a connue au front. Aujourd'hui dans la vie civile je dois cacher ce que je pense<sup>15</sup>.

Ce que nous dit E. du comportement féminin traduit une certaine représentation que les femmes combattantes se font des autres. La femme traditionnelle est celle qui voile ses désirs. Elle est dissimulée. L'honnête femme de la société tigrinya est une femme discrète, une femme du dedans qui ne se laisse pas voir de l'extérieur. Les combattantes sont trop visibles, elles existent en dehors de l'espace familial. Cette dissimulation n'a pas été possible au front où les femmes ont été amenées à abandonner leur « politesse » et la « douceur » incompatibles avec une vie militaire. B. rappelle la difficulté de devenir autoritaire, celle de donner des ordres et la perte des bonnes manières :

Vous savez, traditionnellement la guerre est un métier d'homme. Alors la difficulté était pour moi de briser cette frontière homme/femme dans les travaux réservés aux mâles et ceux que peuvent accomplir une femme. Cette sécheresse militaire était difficile pour moi. La féminité se retrouve dans un caractère plus timide, poli. Changer mon éducation et mon caractère a été la chose la plus difficile pour moi. Car, en tant que soldat, il faut donner des ordres à ceux qui vous sont hiérarchiquement inférieurs. Il faut leur dire de faire ceci ou cela. Et, moi, j'étais trop polie, je viens d'un milieu où la politesse est fondamentale (...) <sup>16</sup>.

Aussi doivent-elles effectuer un retour à la situation de départ. Après avoir désappris les bonnes manières au front, elles sont pressées par la société civile de reprendre ce qu'elles avaient été contraintes d'abandonner.

En raison de ce décalage avec la société civile, elles vont se recréer un nouvel espace social :

Après la guerre j'ai créé un groupe d'amies avec lesquelles on se retrouve. Ma famille sociale. On partage nos points de vue. On se voit une fois par semaine. Il y a des choses de la guerre qui sont comme des secrets. Que l'on dit seulement entre nous et que nous ne pouvons pas partager avec d'autres. Nous ne nous entendons pas toujours avec les autres femmes. Aussi nous aimons nous retrouver entre nous <sup>17</sup>.

Incomprises, elles se retrouvent « entre soi » <sup>18</sup>. Ces liens sociaux sont très forts et sont recréés dans les rapports professionnels. Une *solidarité ancien combattant* est en vigueur dans les milieux professionnels. Solidarité elle-même encouragée par le gouvernement dont les acteurs se trouvent eux aussi inclus dans la même situation d'anciens combattants. Un entre soi réservé aux initiés. Les Érythréens de la diaspora <sup>19</sup>, de retour au pays, y discernent parfois un « favoritisme » agaçant <sup>20</sup>, ils occupent le plus souvent des positions dans le secteur privé, et il semblerait que peu d'entre eux

15. Entretien avec W., le 3 décembre 1995.

16. Entretien avec E., le 25 novembre 1995.

17. Entretien avec B., le 6 décembre 1995.

18. Entretien avec B., le 4 décembre 1995.

19. Le désarroi des combattantes après la démobilisation a été très inquiétant notamment pour les associations s'occupant de leur réinsertion. Le programme Mitias qui s'occupe des *returnees* notait l'accroissement du nombre des suicides en 1995. *Démobilisation, op. cit.*, p. 5.

20. Il y aurait eu entre 15 et 17 000 Érythréens réfugiés en Europe dont un tiers en Italie. 7 000 au Moyen Orient, 9 000 aux États-Unis et 300 000 entre le Soudan, Djibouti et le Kenya. Principalement originaires de l'Hamassien, Akkélé Guzai et Serayé. D'après *Donne Migranti Eritree a Milano : una storia per immagini e parole*, Milano, Mazzota, 1986, cit. p. 16.

tiennent des postes dans le secteur public. Souvent en raison de leur exil prolongé (aux États-Unis notamment), ils possèdent une expérience des affaires qui fait défaut aux anciens combattants. Aussi assiste-t-on à une alliance, originale et dynamique, entre *returnees* et *fighters*. La diaspora, comme le rappelle R., a financé la lutte : « chacun a participé à la guerre selon ses moyens ». Les *returnees*, véritables banquiers de la guerre, ont tendance à garder cette position éminemment économique.

L'influence des *returnees* est essentielle car leur expérience de l'économie de marché les a conduits à assouplir une certaine rigidité propre aux combattants. Ces entrepreneurs apportent un nouveau souffle à l'économie érythréenne. La coopération entre ces deux grandes catégories d'acteurs reste le clef de voûte d'un vaste chantier à venir.

\*\*

Ces premières observations et impressions d'une enquête en chantier n'aboutissent à aucune conclusion définitive et elles ne font que rebondir sur d'autres interrogations.

Qu'elles soient pionnières ou déviantes, les femmes combattantes représentent 25 000 personnes sur une population de 95 000 *fighters* (qui représentent eux-mêmes seulement 3 % de la population totale du pays). Quarante-vingt pour cent des combattantes sont originaires de zones rurales ; aussi les femmes interviewées sont-elles largement minoritaires et peu représentatives des femmes érythréennes. Elles occupent cependant l'espace urbain de manière spectaculaire : elles sont voyantes, elles possèdent des moyens d'action par l'intermédiaire de leurs réseaux associatifs (notamment l'Association Nationale des Femmes Érythréennes représentée dans tout le pays), leur influence socio-culturelle est loin d'être négligeable car elles sont le porte-parole d'un certain choix de société.

Elles incarnent une forme d'émancipation qui est loin de faire l'unanimité chez les autres femmes ; celles-ci ne sauraient cependant leur faire grief d'avoir été à l'origine de deux lois fondamentales sur le mariage et la propriété. Sur ces points, nul ne réclame de retour à la situation antérieure. C'est leur position d'actrice en politique qui semble plus problématique. Leur entrée dans l'espace public des institutions du village ne se produit pas sans heurts. En effet l'acquisition de ces positions est le fruit d'une tension permanente : or elles expriment une certaine lassitude à continuer un autre combat.

Elles se déclarent dans une position inconfortable et paradoxale que l'une d'entre elles schématise ainsi : « Retourner aux cuisines ou m'opposer ». En l'état actuel de nos recherches les combattantes ne semblent pas avoir résolu le conflit majeur, qui demeure le leur, entre adaptation ou opposition. Le conflit est le plus souvent contourné par une adaptation de surface. Elles se trouvent sur une ligne d'équilibre entre une série de concessions faites aux autres femmes (la plupart ont désormais les cheveux longs mais ont gardé le pantalon) et de résistances passives notamment dans le domaine des mutilations sexuelles. Sur cette question elles avouent ne pas reproduire le modèle traditionnel de la mutilation, mais ne souhaitent pas affronter la réprobation des autres femmes et taisent leur décision individuelle de ne pas

faire subir de mutilations à leurs propres enfants. Elles entretiennent avec les autres femmes des rapports ambivalents, caractérisés par des concessions, des replis sur soi, des stratégies de contournements et de chassé-croisés avec la tradition. En définitive elles ne sont pas perçues comme des modèles pour les autres femmes. Celles qui sont restées s'estiment exemplaires. Tout nous porte à penser que les combattantes sont celles qui fournissent actuellement les efforts les plus importants pour se rapprocher des non-combattantes.

Ne pouvant s'imposer comme modèles, peuvent-elles prétendre avoir une influence durable sur le devenir de la condition féminine en Érythrée ? D'après une légende les femmes érythréennes avaient la coutume de jeter de la poudre de piments à leurs agresseurs. Leur sacrifice ne risque-t-il pas d'être ramené à de la simple poudre aux yeux ?

Cette étude est insérée dans un programme plus vaste sur les combattantes. Le rôle de cette élite et son influence réelle ne saurait être apprécié que dans la mesure où des enquêtes complémentaires seront conduites dans les milieux les plus représentatifs. C'est dans un face-à-face avec un acteur de deuxième ordre que l'on reconnaît un premier rôle. Aussi une étude uniquement consacrée à cette élite présenterait des limites et souffrirait d'un enfermement *sui generis*.

Fabienne LE HOUÉROU,  
*Centre d'Études et de Documentation Économiques et juridiques,*  
*Le Caire.*